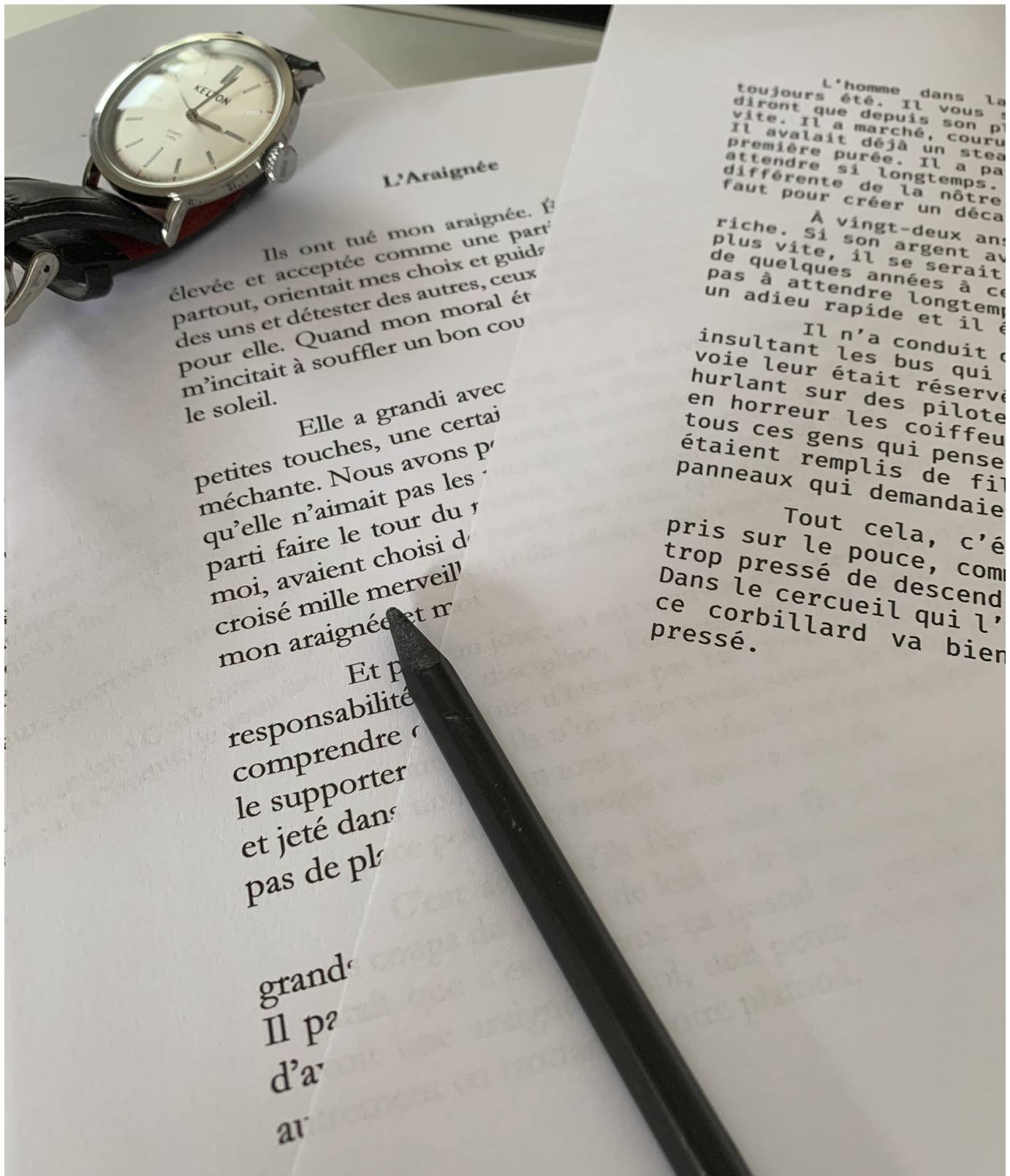


Hervé Hue

L'Histoire-Minute

Courtes Nouvelles



Hervé Hue

L'Histoire-Minute

Courtes Nouvelles

© Hervé Hue, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5498-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En noir et blanc

Il y a des scènes qui ne se conçoivent qu'en noir et blanc. Comme cette vieille berline sombre qui file tranquillement sur une route nationale déserte. Le paysage ressemble à la Bretagne, on pourrait être entre Rennes et Saint-Brieuc. On ne voit pas le soleil mais il est certainement haut dans le ciel. Il ne pleut pas encore.

À bord, quatre hommes, tous d'âge mûr. Leurs costumes sombres paraissent légèrement passés de mode, passés tout court. Leurs visages impassibles fixent sans ciller le défilé presque régulier des peupliers oubliés là. On les croirait sortis de l'imagination de Jean-Pierre Melville, une allure de petites frappes tout juste libérées de Fresnes ou de la Santé. On les suit sur quelques kilomètres dans un silence tout juste perturbé par le ronronnement du moteur. On ne sait pas où ils vont, d'où ils viennent, c'est sans importance, dans une minute, on les aura oubliés. Pour l'instant, on se demande quand même qui ils sont, l'ennui sans doute.

Et puis, quand on ne s'y attend plus, un élément nouveau brise la monotonie de la scène. Par la fenêtre, entre deux arbres, un flash, une touche de couleur. Un peu plus et on la ratait ! La voiture ralentit, s'arrête et le chauffeur tourne la tête pour faire marche arrière. Il pile au niveau d'un auto-stoppeur, basket au pied, une autre époque.

L'équipage a repris sa progression. Le jeune homme est coincé à l'arrière entre les deux costumes sombres, son sac sur les genoux. Ses tentatives d'entamer la conversation restent vaines. Quelques minutes plus tard pourtant, l'homme à sa droite se tourne vers lui :

— Tu as un chewing-gum ?

Tout heureux, le garçon se tortille pour en sortir un paquet de la poche de sa veste. Il le tend autour de lui, chacun se sert. La voiture pile de nouveau. Quand elle repart, le gamin et son sac ont retrouvé le bord de la route. Toujours impassibles, les quatre hommes en costume sombre mâchonnent en regardant défiler les peupliers.

L'araignée

Ils ont tué mon araignée. Étant enfant, je l'avais accueillie, élevée et acceptée comme une partie de moi-même. Elle me suivait partout, orientait mes choix et guidait mes actions. Elle me faisait aimer des uns et détester des autres, ceux qui ne comprenaient pas mon amour pour elle. Quand mon moral était gris, elle me chatouillait gaiement, m'incitait à souffler un bon coup pour dégager les nuages qui cachaient le soleil.

Elle a grandi avec moi, nous cultivions notre différence par petites touches, une certaine façon d'être un peu décalée mais jamais méchante. Nous avons poursuivi ensemble des études artistiques parce qu'elle n'aimait pas les postulats et les théorèmes. À vingt ans, je suis parti faire le tour du monde à la rencontre de tous ceux qui, comme moi, avaient choisi de suivre une route qui n'existait que pour eux. J'ai croisé mille merveilles, mille soleils, mille sourires, nous étions heureux, mon araignée et moi.

Et puis un jour, on est venu me chercher pour m'expliquer la responsabilité, la discipline, l'engagement. J'ai tenté de leur faire comprendre que nous n'étions pas faits pour ça, que mon araignée ne le supporterait pas. Ils n'ont rien voulu savoir, ils m'ont habillé de noir et jeté dans un bureau tout gris. Enfin, ils m'ont expliqué qu'il n'y avait pas de place pour une araignée dans ce monde.

C'est ainsi qu'ils l'ont tuée. Ils se sont acharnés sur elle, à grands coups de règles, de lois et de bienséance. Et je n'ai rien pu faire. Il paraît que c'est comme ça quand on grandit, on n'a plus le droit d'avoir une araignée à soi, une petite chose qui vous fait voir la vie autrement en trottant à votre plafond.

Et s'ils avaient raison ?

Le soleil est descendu de l'autre côté de la montagne, d'ici peu, on n'y verra plus. J'avance lentement entre les ombres qui s'allongent, inquiétantes. Le vent fait bruisser les feuilles, à moins que ce ne soit les pas d'un loup, de plusieurs. J'ai cru voir des yeux me fixer derrière un buisson, j'aurais dû rester avec les autres.

Mon cœur s'emballe, je tremble, tout ça parce que je n'ai pas voulu faire comme eux. Je me suis cru bien malin, fanfaronnant comme un jeune paon sûr de lui. Je me moquais d'eux, de leur manque d'audace, de courage, de la pensée unique qui les guide à tout instant de leur vie. Je voulais leur montrer que rien n'est écrit, qu'on peut prendre sa vie en main et décider d'une autre direction.

Ils ont tenté de me convaincre, bêlant à l'unisson les mêmes arguments, justement ceux qui m'avaient décidé à regarder ailleurs. Ils m'ont supplié et menacé pour finalement abandonner face à mon inflexible caractère. Et alors qu'ils me tournaient le dos dans un mouvement parfaitement coordonné, entamant le retour vers la vallée, j'ai crié liberté et je me suis lancé dans la fabrication de mes propres souvenirs.

Un long hurlement carnassier me fait sursauter, il est tout près. À moins que ce ne soit le vent qui joue avec mes nerfs. Et s'ils avaient raison finalement ? Et si le confort et la sécurité du troupeau étaient la marque d'une intelligence collective supérieure ? Il n'est peut-être pas trop tard, en accélérant le pas, je devrais pouvoir les rejoindre et me glisser au milieu d'eux.

Vivre

Allongé sous le chêne bicentenaire, les yeux clos, le vieil homme profite des parfums que la nature distille avec générosité autour de lui. Par instants, quelques minces rayons de soleil traversent le feuillage épais qu'une brise infime caresse délicatement. Juillet commence à peine, l'été naissant sera généreux. Alors que tous le croient endormi, il écoute le bonheur.

Derrière lui, sous la pergola en fleur, ses enfants avachis n'ont pas encore accepté la fin du repas. Quelques gouttes de vin tournent au fond des verres, les doigts jouent avec les dernières miettes du gâteau servi au dessert. On tente maladroitement de ralentir le temps, de transformer cet instant en éternité. On ne bougera pas avant que la fatigue et la faim ne ramènent auprès d'eux la ribambelle de gamins éparpillés dans la nature environnante. Père ou mère, on jette parfois un regard vers eux et, dans un amour infini, on regarde le bonheur.

Au bout du champ qui glisse depuis la maison, au bord de la petite mare entourée de roseaux, une bande d'enfants tente maladroitement d'attirer un couple de canards prudents, étourdis par ce concert de cris joyeux. Plus loin encore, quelques adolescents étendus dans les blés presque mûrs imaginent un autre monde, ils réinventent le bonheur.

Le vieil homme résiste encore à la sieste qui s'impatiente. Il ne saurait perdre une miette de ce dimanche ensoleillé et au milieu de sa famille réunie pour la première fois depuis des mois, il prolonge le bonheur.

Arrête !

— Rien ne t'oblige à écrire des choses tristes ou horribles !

Drôle d'éditeur que j'ai trouvé là, qu'est-ce qu'il cherche ? À me faire écrire des trucs guimauve ?

— Puisse en toi, sors des images de bonheur, exprime-les ! J'ai lu quelque part que "Rien ne nous force à jouer au poète maudit quand on écrit".

— Quoi ? ai-je répondu avec toute la répartie qui me caractérise.

Sur le chemin du retour, tentant d'éviter la pluie en zigzaguant entre les crottes de chien qui jonchent le trottoir qui court sous les rails d'un métro aérien bruyant et brinquebalant, j'ai repensé à ses paroles. Je me suis dit qu'il avait peut-être raison, qu'il était temps pour moi de voir plus loin que la réalité. À cette idée, j'ai souri, presque.

Une fois installé devant mon clavier, j'ai fermé les yeux et tenté de faire surgir quelques images heureuses. Trois cafés plus tard, devant un écran toujours vierge, j'étais un peu désespéré. J'ai ouvert les quelques livres répandus sur le sol à portée de main, j'ai parcouru leurs pages à la recherche d'inspiration. Rien ! Mais en feuilletant le dictionnaire, je suis tombé sur le mot plage. Voilà l'idée ! Et les mots sont venus tout seuls, un miracle, ça donnait à peu près ça.

Un homme est assis face au soleil couchant, sur le sable fin encore chaud d'une journée d'été. Quelques oiseaux de mer frôlent les maigres vagues de la marée descendante. Au loin, un couple s'avance, les pieds dans l'eau, enlacé.

Ça commençait bien et j'ai vraiment cru que j'allais leur en donner, moi, du bonheur ! Je suis allé me chercher une autre tasse de café et je me suis rassis.

Au milieu de tout ce bonheur, j'avais failli rater la larme qui coulait doucement sur la joue de l'homme. Il a posé son regard sur le sable à côté de lui, à l'endroit où la femme de sa vie aurait dû être assise si elle ne l'avait pas quitté, incapable de supporter plus longtemps ce chômeur déprimé et déprimant. Ses pensées sont un instant détournées par les cris que poussent deux mouettes abîmées, incapables de régurgiter le sac en plastique qu'elles se sont un moment arrachées.

La femme lâche son amoureux et se précipite en courant vers les oiseaux, elle en attrape un et tente de le libérer. Elle hurle vers son homme qui continue à avancer tranquillement.

Une fois arrivé à sa hauteur, il reste planté là, debout, à la regarder se débattre avec le grand volatile. Il rit, elle l'insulte, il balance un grand coup de pied au deuxième oiseau qui finit son vol involontaire à quelques mètres du rivage puis disparaît. Alors l'homme se lève et sort de sa poche le pistolet acheté quelques heures plus tôt à la bande de toxicos qui peuplent le tunnel qui relie la plage à la ville en passant sous la grande route. Il marche vers le couple qui n'en est plus un et stoppe le rire de l'homme, d'une seule balle. Il met fin à la souffrance de l'oiseau, une autre balle. La femme s'est figée, il ne comprend pas, elle devrait le remercier. Il ne reste plus que lui, elle, le sable fin, les vagues et le soleil qui va bientôt disparaître à l'horizon. Malgré la pénombre qui s'installe, il capte son regard, elle n'a rien compris.

Quand le soleil se couche, deux balles plus tard, il ne reste que quatre cadavres refroidissant sous le ciel d'été qui se remplit d'étoiles.

Fin du temps

Le temps va s'arrêter, vraiment ! Je ne parle pas d'une figure de style, du temps qui suspend son vol, je parle d'un véritable arrêt, une fermeture définitive.

Je l'ai appris de manière très banale : il y a dix jours, je jouais avec mon téléphone, comme souvent quand j'ai du temps à perdre. Je regardais le calendrier et j'avancais machinalement dans les années à venir. Arrivé en 2368, le calendrier s'est fermé. J'ai bien sûr pensé à un bug. J'ai rouvert l'application, avancé jusqu'à cette année-là et de nouveau, elle s'est fermée. J'y suis allé jour par jour, et j'ai trouvé la date : vingt-deux juin 2368.

J'ai relativisé, on ne sera pas nombreux parmi mes relations à être encore là à cette date mais quand même, j'ai voulu en avoir le cœur net. Il se trouve que parmi mes voisins, j'ai un prof de physique à la retraite, je m'en suis ouvert à lui. Comme prévu, avec un sourire condescendant, il a tenté de m'expliquer le caractère immuable du temps, la quatrième dimension. Devant mon air dubitatif, il s'est lancé dans une grande démonstration sur un tableau noir qui trônait dans son salon. Il cherchait à calculer la position de je ne sais plus trop quoi en 2369, selon lui une preuve irréfutable de mon erreur.

Après quelques heures, son sourire a fini par céder la place à une moue sceptique puis stupéfaite. Il a refait ses calculs cent fois avant de se rendre à l'évidence : impossible de calculer quoi que ce soit au-delà du vingt-deux juin 2368, nous arrivions à la même conclusion. Au comble de l'excitation engendrée par cette découverte majeure, il a appelé un de ses amis au ministère pour lui en faire part. Au bout du fil, après un long silence, son ami lui a demandé de ne pas bouger, il allait passer le voir.

J'ai l'impression que je n'entendrai plus jamais parler de mon voisin, le prof de physique. Il s'est laissé emmener le sourire aux lèvres, rêvant sans doute au prix Nobel, par des employés du ministère un peu trop nombreux, un peu trop musclés. Depuis dix jours, je n'ose plus sortir, je me cache, il leur aura forcément parlé de moi et j'en sais trop. J'entends des bruits dans son appartement, quelqu'un a déjà pris sa place, j'ai peur.